

L'AMOUR DE LA NATURE CHEZ GABRIEL MARCEL

Sumiyo Tsukada
Nagoya, Japon

Pour Gabriel Marcel «l'homme n'est pas "un empire dans un empire"»¹. Gabriel Marcel récuse cet anthropocentrisme. Il croit en l'existence d'un autre esprit: Dieu. La nature, elle, «se présente comme esprit naissant»²: comme il y a une intersubjectivité entre l'homme et Dieu, «il y a une certaine intersubjectivité entre l'homme et la nature environnante»³. Autrement dit, Gabriel Marcel nous met en garde contre notre tendance à objectiver la nature. Notre participation à la nature «ne se laisse aucunement traduire en langage d'objet»⁴. La nature n'est pas un objet au sens étymologique de ce terme, c'est-à-dire «quelque chose qui est placé devant moi, en face de moi»⁵, sur quoi on peut avoir des renseignements. Elle ne se réduit pas à une somme de qualités que nous pouvons énoncer ou sur lesquelles nous pouvons exercer des techniques variées.

Il est vrai que dès le berceau nous apprenons à objectiver, c'est-à-dire à nous représenter le monde qui nous entoure comme constitué d'objets juxtaposés, ayant des propriétés définies, objets séparés du sujet que nous sommes. Gabriel Marcel pense que l'objectivation est l'effet de la réflexion première qu'il oppose à la réflexion seconde, la réflexion philosophique qui précisément prend conscience de ce que fait la réflexion première. Certes celle-ci est utile et indispensable pour agir. C'est à partir d'elle que se sont constituées les sciences et les techniques. Par ailleurs la maîtrise de la nature par la technique est nécessaire à la vie, pour augmenter le rendement de la terre et de la mer et assurer la vie matérielle et enfin pour libérer un peu l'homme de sa dépendance de la nature. Gabriel Marcel ne conteste jamais l'utilité de la technique, c'est-à-dire «un savoir-faire spécialisé et rationnellement élaboré qui présente en outre ce double caractère d'être perfectible et transmissible»⁶. Elle est aussi un «savoir-faire qui contribue à la transformation du monde»⁷. Il reconnaît non seulement son «utilité qui ne pourrait être contestée que par des fous» mais aussi sa «valeur positive [qui] va au-delà de l'utilité pure et simple»⁸. Il soutient qu'«une technique prise en elle-

¹ G. Marcel, *Colloque de Dijon 1973*, publié dans *Revue de Métaphysique et de Morale*, 79/3 (1974), p. 391.

² *Ibid.*, p. 390.

³ *Ibid.*

⁴ G. Marcel, *Le mystère de l'être*, vol. 1, Paris, Aubier, «Philosophie de l'esprit», 1963, p. 133.

⁵ *Ibid.*, p. 55.

⁶ G. Marcel, «Le sacré à l'âge technique», conférence inédite à l'Institut d'Etudes européennes, Paris, 13 juin 1962, p. 3.

⁷ G. Marcel, *Le déclin de la sagesse*, Paris, Plon, 1968, p. 15.

⁸ *Ibid.*, p. 17-18.

même est bonne, en tant qu'elle incarne une certaine puissance authentique de la raison; ou encore en tant qu'elle introduit dans le désordre apparent des choses un principe d'intelligibilité»⁹. Le technicien inventeur «éprouve, à exercer sa technique, une joie foncièrement saine, même noble»¹⁰. Donc Gabriel Marcel ne pense pas comme Rousseau: «Tout est bien sortant des mains de l'Auteur des choses, tout dégénère entre les mains de l'homme»¹¹. Il montre, seulement, que «cette joie est liée à la conscience d'une puissance qui s'exerce sur les choses, c'est-à-dire sur une réalité subalterne et qui, d'un certain point de vue, paraît être faite pour être maîtrisée»¹².

Cependant l'objectivation de la nature qu'impliquent les techniques peut devenir dangereuse pour la nature elle-même et pour l'homme.

Premièrement, voyons le danger qui menace la nature lorsqu'on la pense «sous le signe de la technique»¹³. L'idée de l'hégémonie de la technique qui conquiert la nature risque d'aboutir à la dévastation de celle-ci. Considérer la nature comme faite pour être maîtrisée, c'est admettre qu'elle est «susceptible d'être transformée méthodiquement par [l']activité industrielle [de l'homme] de façon à satisfaire de plus en plus complètement ses besoins»¹⁴. Cette idée déjà ne peut être acceptée qu'en partie. Mais si on va plus loin et si on identifie la nature à une mécanique matérielle qui nous apporte des produits utiles, elle est exposée au risque de destruction totale sans possibilité de restauration. Les écologistes insistent aussi sur ce point. Mais Gabriel Marcel en outre éprouve une sorte de sentiment de «sacrilège»¹⁵ à l'égard de la beauté de la nature quand certains paysages sont en train de se transformer en «un chantier»¹⁶ comme au Venezuela ou que des constructions humaines «se constituent sans aucun égard à une préformation naturelle [...] et font violence à la nature»¹⁷ comme à Rio de Janeiro. Ce sentiment révèle un refus indigné de chosifier la nature.

Deuxièmement, l'homme bénéficie des dons que lui procure la maîtrise de la nature grâce au progrès technique, mais sans avoir participé à l'effort de constitution des techniques, il tend à perdre la maîtrise de soi et à se dégrader. Les hommes risquent d'être traités comme «de purs instruments dont seul le rendement importe»¹⁸. L'homme tend ainsi à «se comprendre sur le modèle des produits de sa propre technique»¹⁹. Gabriel Marcel s'explique ainsi:

⁹ G. Marcel, *Les hommes contre l'humain*, Paris, Fayard, 1968, p. 47; nouv. éd., sous la direction de Jeanne Parain-Vial, Paris, Editions Universitaires, 1991, p. 44.

¹⁰ G. Marcel, *Le déclin de la sagesse*, op. cit., p. 18.

¹¹ Jean-Jacques Rousseau, *Emile ou de l'éducation*, Paris, Garnier, 1872, Livre I, p. 5.

¹² G. Marcel, *Le déclin de la sagesse*, op. cit., p. 18.

¹³ G. Marcel, «Le sacré à l'âge technique», op. cit., p. 4.

¹⁴ *Ibid.*

¹⁵ G. Marcel, *Le déclin de la sagesse*, op. cit., p. 29.

¹⁶ *Ibid.*

¹⁷ *Ibid.*

¹⁸ G. Marcel, *Les hommes contre l'humain*, op. cit., p. 73; nouv. éd., op. cit., p. 65.

¹⁹ *Ibid.*, p. 74; nouv. éd., p. 66.

un être perd d'autant plus conscience de sa réalité intime et profonde qu'il est plus dépendant de toutes les mécaniques dont le fonctionnement lui assure une vie matérielle tolérable. Je serais tenté de dire que son centre de gravité et, pourrait-on dire, sa base d'équilibre lui deviennent extérieurs, qu'il se situe de plus en plus dans les choses, dans les appareils dont il dépend pour exister. Il ne serait pas excessif de dire que plus l'homme en général parvient à la maîtrise de la nature, plus l'homme en particulier est en fait esclave de cette conquête elle-même²⁰.

Troisièmement la réussite technique expose l'homme au danger de se former une image orgueilleuse de lui-même. Cette autolâtrie se révèle ignorance de soi, elle «ne peut en dernière analyse déboucher que sur le désespoir» puisque «les techniques se révèlent inefficaces [...] en présence de la mort»²¹. «La maîtrise de l'homme sur la nature [...] s'accompagne d'une capitulation de plus en plus complète devant ses craintes et ses désirs, ou encore devant le caractère ingouvernable de sa propre nature»²².

Ainsi en même temps qu'elle dévoile et critique les maux dont on risque de souffrir si la maîtrise de la nature par les techniques s'accélère, la réflexion philosophique est amenée à faire attention à d'autres formes d'expériences plus pures, plus authentiques et «méta-techniques»²³, des expériences de coexistence entre la nature et nous ou de «participation» que Gabriel Marcel appellera plus tard «intersubjectivité», «unité», etc. Ce sont des expériences analogues à celle du «lien [qui existe] entre le paysan et la terre, ou entre le marin et la mer»²⁴, ainsi que le sentiment esthétique ou celui du sacré qu'inspire la nature quand on la contemple.

Le lien ou la communion qui existe entre le paysan et sa terre est «en quelque sorte pré-spirituel»²⁵. Le paysan qui se consacre à la culture n'aime pas seulement sa terre pour son utilité matérielle, il a avec elle un échange vivant, cette «terre à laquelle il est si passionnément attaché [...] ; on peut dire qu'elle est même au-delà de ce qu'il voit, elle est liée à son être, et il faut entendre par là non seulement son action mais jusqu'à sa peine»²⁶. Cette terre est «éprouvée comme présence»²⁷. «La présence, c'est la communion de deux invisibles»²⁸.

²⁰ *Ibid.*, p. 46, nouv. éd., p. 44.

²¹ *Ibid.*, p. 72, nouv. éd., p. 64.

²² *Ibid.*, p. 75, nouv. éd., p. 66.

²³ G. Marcel, *Le déclin de la sagesse*, *op. cit.*, p. 23.

²⁴ G. Marcel, *Le mystère de l'être*, *op. cit.*, p. 132.

²⁵ G. Marcel, *Les hommes contre l'humain*, *op. cit.*, p. 48, nouv. éd., *op. cit.*, p. 45.

²⁶ G. Marcel, *Le mystère de l'être*, *op. cit.*, p. 133.

²⁷ *Ibid.*

²⁸ Jeanne Parain-Vial, *Gabriel Marcel: un veilleur et un éveillé*, Lausanne, L'Age d'Homme, 1989, p. 173.

Pour Gabriel Marcel, la joie primordiale que nous procure la nature par sa beauté est, nous semble-t-il, d'ordre spirituel: elle est la voie vers le divin. Cette joie ainsi que celle que donne l'musique lui ont apporté le témoignage d'une «victoire sur la mort»²⁹. La musique (les cantates de Bach, les derniers quatuors de Beethoven, etc.) lui a, en effet, fait ressentir la présence de l'être mort qu'il aime et qui échappe à l'anéantissement. Bien plus, la nature comme la musique ne provoque pas une émotion simplement individuelle: «En moi, c'est, pourrait-on dire, un certain "nous-tous" que l'œuvre musicale semblait atteindre directement»³⁰. Et le sentiment du sacré que Gabriel Marcel éprouve en contemplant certains paysages comme les bois, les jardins, les eaux paisibles et les montagnes du Japon par exemple lui révèle qu'il est possible d'aimer l'invisible à travers le visible. Chez les peintres comme Vermeer, Corot ou Hokusai aussi, «la contemplation [de la nature] prend corps en des œuvres visibles»³¹. Certains interprètes de Gabriel Marcel voient dans ce sens du sacré un orphisme chrétien³².

Pour Gabriel Marcel comme pour Platon, remarque Jeanne Parain-Vial, les essences invisibles font l'unité du visible, puisque «transcendant chaque mot», il faut reconnaître «l'invisible présence du sens d'une phrase, transcendant chaque note, l'invisible présence de la mélodie, transcendant l'immédiat de chaque sensation, l'invisible présence de l'Univers»³³ et de la nature. C'est cette présence invisible qui nous donne le sentiment du sacré. Et cette présence incite l'artiste à révéler dans son œuvre le sentiment de plénitude que lui apportent ces essences universelles qui «éternisent ce qui paraît éphémère dans le sensible»³⁴ ou réintègrent le passé, le présent, l'avenir dans l'unité et la plénitude de l'être. Ces essences sont les «modalités de l'Être»³⁵, «des pensées vivantes de Dieu»³⁶, médiatrices entre Dieu et l'homme. Donc la création artistique «n'est pas une invention *ex nihilo*»³⁷ mais elle consiste à découvrir, comme dans l'amour, ce qui comble notre attente³⁸, elle nous fait participer aux essences éternelles et à l'être.

C'est pourquoi Gabriel Marcel pense aussi que «tout art digne de ce nom est l'épanouissement d'une certaine manière d'aimer ce qui est». Il en est de

²⁹ G. Marcel, «La musique dans ma vie et mon œuvre», *L'esthétique musicale de Gabriel Marcel*, Paris, Aubier, «Présence de Gabriel Marcel», Cahier 2-3, 1980, p. 95, p. 97.

³⁰ G. Marcel, *La dignité humaine et ses assises existentielles*, Paris, Aubier, 1954, p. 45.

³¹ G. Marcel, *Le mystère de l'être*, op. cit., p. 140.

³² *Ibid.*, p. 183. Xavier Tilliette, «L'orphisme chrétien de Gabriel Marcel», dans *Questions*, 2 (1974), p. 76-80. J. Parain-Vial, *Gabriel Marcel: un veilleur et un éveilleur*, op. cit., p. 40, p. 136.

³³ J. Parain-Vial, *Gabriel Marcel: un veilleur et un éveilleur*, op. cit., p. 173.

³⁴ J. Parain-Vial, «L'esthétique musicale de Gabriel Marcel», dans *L'esthétique musicale de Gabriel Marcel*, op. cit., p. 13.

³⁵ J. Parain-Vial, *Gabriel Marcel: un veilleur et un éveilleur*, op. cit., p. 126.

³⁶ *Ibid.*, p. 128.

³⁷ *Ibid.*, p. 93, note 16.

³⁸ G. Marcel, «Bergsonisme et musique», *La Revue musicale*, 5 (1925), p. 228, réédité dans *L'esthétique musicale de Gabriel Marcel*, op. cit., p. 40.

même de la contemplation ou de l'amour de la nature qui est participation active à l'être comme l'est l'art, et non attitude passive de spectateur.

Ainsi Gabriel Marcel nous a fait prendre conscience, en analysant l'amour de la nature, de «notre condition d'êtres marqués du sceau divin et appelés à une destinée immortelle»³⁹.

³⁹ «Testament philosophique», *Revue de Métaphysique et de Morale*, 3 (1969), p. 256, réédité dans *Gabriel Marcel et les injustices de ce temps*, Paris, Aubier, «Présence de Gabriel Marcel», Cahier 4, 1983, p. 130.